

Billy Summers

De Stephen KING

Extrait n°1 : p. 20 – 21

Paulie Logan le ramène à son hôtel. Paulie n'est pas très bavard. Il demande à Billy si la radio le gêne, et comme Billy répond non, il met une station de soft rock. À un moment donné, il dit : « Loggins and Messina, y a pas mieux ». Si l'on excepte le juron adressé à un type qui lui a refusé la priorité dans Cedar Street, voilà à quoi se résume sa conversation.

Billy s'en moque. Il songe à tous les films qu'il a vus sur des braqueurs qui montent un dernier coup. Si le film noir est un genre en soi, le « dernier coup » constitue un sous-genre. Dans ces films, ça finit toujours mal. Certes, Billy n'est pas un braqueur, il ne travaille pas avec un gang et il n'est pas superstitieux. N'empêche, cette histoire de dernier coup le tracasse. À cause de la somme proposée, peut-être. Parce qu'il ne sait pas qui règle la note, ni pourquoi. Ou alors, c'est à cause de cette histoire que lui a racontée Nick, ce bon élève de quinze ans assassiné par la cible.

« Vous pensez rester dans le coin ? lui demande Paulie en s'arrêtant devant l'hôtel. Ce type, Hoff, va vous refiler l'outil dont vous avez besoin. J'aurais pu m'en charger, mais Nick a pas voulu. »

Est-ce qu'il pense rester dans le coin ?

« Je ne sais pas. Peut-être. » En descendant de voiture, il marque un temps d'arrêt. « Probablement. »

Billy Summers

De Stephen KING

Extrait n°2 : p. 65 – 66

Comment disparaître après avoir abattu un type du quatrième étage d'un immeuble du centre-ville, devant une horde de flics ? Billy sait comment ça se passerait dans un film : le tireur utiliserait un silencieux. Une option inenvisageable en l'occurrence. La cible sera un peu trop éloignée. Et s'il manque son premier tir, il n'aura pas de seconde chance. Sans parler du claquement caractéristique que produit la balle en franchissant le mur du son. Un silencieux ne peut remédier à cet inconvénient. De plus, Billy a un problème d'ordre personnel : il n'a jamais fait confiance aux silencieux. Si vous placez un gadget à l'extrémité d'une arme de précision, vous prenez le risque de foirer votre tir. Alors ça fait du bruit et lorsque les gens, remis de leur frayeur, lèveront la tête, ils apercevront au quatrième étage de l'immeuble une vitre dans laquelle on a découpé un petit cercle. Car les fenêtres ne s'ouvrent pas.

Ces obstacles ne perturbent pas Billy. Au contraire, ils le stimulent. De même que le danger de certaines évasions – enchaîné à l'intérieur d'un coffre-fort jeté dans l'East River ou suspendu en haut d'un gratte-ciel dans une camisole de force – devait séduire Houdini. Billy n'a pas encore de plan complet, mais il a un début. Les deux premiers niveaux du parking étaient un peu plus encombrés que ne l'avait indiqué Irv Dean. Peut-être que l'ordre du jour était particulièrement chargé au tribunal. Toutefois, en arrivant au niveau 3, Billy n'avait eu que l'embarras du choix. Et il avait choisi l'intimité. Une valeur sûre. Houdini aurait certainement été d'accord.

Bonhomme de neige, bonhomme de neige

De Janet FRAME

Extrait n°1 : p. 11 – 13

« Bonhomme de neige, Bonhomme de neige », a dit la personne qui m’a créé.

On a enfoncé dans mon visage deux morceaux de charbon pointus, des fragments d’une vieille forêt de sapins, en guise d’yeux. On a aligné sur mon ventre une rangée de boutons en cuivre, pour me donner de la dignité et suggérer les boutonnières. On m’a mis un chapeau sur la tête, une pipe dans la bouche.

En vérité, l’homme est simple, me suis-je dit. Du charbon, du cuivre, du chiffon, du bois – je n’y aurais jamais pensé.

Un oiseau de passage, un moineau gris, à moitié affamé, m’a dit : « Tu es en prison. »

Mais ce n’était pas ça, ça ne l’est toujours pas. J’ai participé à la conquête de la terre, mais, parce que je ne suis pas arrivé ici avec les forces armées avancées, je n’ai jamais vu la terre autrement que dans sa blancheur et sa douceur, et bien que je me souviens du temps où je n’étais pas un bonhomme de neige, j’ai commencé à m’habituer à être un homme, une créature de charbon, de cuivre, de chiffon, de bois ; pour autant je n’ai pas le sentiment d’être privé de ma liberté. Dans les instants mêmes qui ont suivi ma naissance j’ai su comment vivre, et pour moi c’est facile, il suffit de rester au même endroit et ne plus voler, ne pas franchir les limites ni tomber des falaises ni être emporté jusqu’à la mer et englouti par les vagues ; ne jamais plonger ni danser ; rester le même, n’être jamais à la merci des changements comme le sont les êtres humains ; ne pas avoir à affronter les assauts de la croissance qui se manifestent chez eux au nom du temps et sont la cause de toutes ces excentricités : les mèches de cheveux qui blanchissent, la peau rose

racornie en cuir jaune sur les os devenus poreux, criblés d'un sommeil qui fait son nid prématurément, les oreilles qui se bouchent, mettant fin à leur quota de tumulte ; pour finir, se couvrir d'un bandeau les yeux blessés de voir. Moitié neige, moitié homme, je suis préservé, protégé de la mort, de par mon héritage de neige, et cela je l'ai appris du Flocon de neige Éternel posé sur le rebord de la fenêtre.

Laissez-moi vous expliquer. Le rebord de la fenêtre est celui de la maison des Dincer – Harry, sa femme Kath, et leur fille Rosemary. Je leur appartiens. Je me tiens pour toujours debout dans leur jardin de banlieue d'où j'observe une rue de la ville. C'est Rosemary qui m'a créé. Le Flocon de neige Éternel m'a renseigné sur sa vie tout comme il m'a expliqué l'optique, la situation, la perspective de mon immortalité et son rapport avec l'existence évanescence des gens.

Début coupé :

Les gens vivent sur terre, et les animaux et les oiseaux ; et les poissons vivent dans la mer, mais nous, nous ne bravons pas la mer, car nous sommes repoussés vers le ciel, ou nous restons sur place, et nous devenons ce que nous avons essayé de conquérir, sans souvenir aucun sinon celui de notre flux et reflux, flux et reflux, soupirant après un lieu, entraînés vers un autre, ivres des promesses faites aux oiseaux blancs et aux poissons rouge vif et aux plages désirées sitôt abandonnées.

Je n'ai jamais conquis la mer. J'ai volé à minuit vers la terre, et au matin on m'a donné une forme humaine faite de neige.

Bonhomme de neige, bonhomme de neige

De Janet FRAME

Extrait n°2 : p. 18 – 20

Tu vas comprendre, Bonhomme de neige. Demain et après-demain tout s'éclaircira sans doute. Tu apprendras ce que signifient les gens qui t'ont créé, la rue et la ville. Tu sauras que Harry Dincer se désespère de plus en plus de ne pouvoir dire « Allô Paris, Rome, Marseille », de ne pas communiquer à des milliers de kilomètres dans une langue étrangère, parce que bien qu'il soit un standardiste muni de son propre casque qui lui accorde un privilège singulier en comparaison des oreilles on ne lui permettra jamais de travailler au-delà de la ligne qui lui est assignée. « Mon casque ». Le soir, il le rapporte du travail et le polit. La conversation de peau à peau l'a-t-elle à ce point tristement déçu ? « Mon casque. » J'ai entendu les conversations privées de gens célèbres. Chefs d'orchestre, étoiles du show-business et de la télévision, tant de stars que même si je le voulais je n'arriverais pas à les compter.

- Nous avons entendu la rumeur des étoiles dans le ciel pendant notre voyage vers la terre. Les gens sont-ils des étoiles ?

- Tu vas comprendre, Bonhomme de neige, demain et après-demain et le surlendemain. Tu feras la connaissance de l'enfant qui t'a créé, et de sa mère, et de leur maison et de leur voiture, de leur sac à provisions en forme de gondole, de leurs postes de télévision, de tout ce qui peut te sembler à toi, Bonhomme de neige, des brouilles, mais apprenant à les juger, tu penseras à leurs couches plus profondes. Tu auras remarqué la façon dont les bâtiments sortent de terre – les maisons, les magasins au coin de la rue, les plantes, ton voisin l'arbre alourdi de neige. Toutes ces choses-là – même les télévisions et les sacs à provisions en forme de gondole – sont ancrées à la terre ou aux gens de la terre, et dès que tu auras trouvé le point d'ancrage, le lieu qui résiste le plus aux ravages des marées

de l'oubli et du changement, tu y trouveras aussi la vraie signification des objets, leurs racines, ces tentacules hirsutes qui enlacent le cœur des gens ou simplement s'y cramponnent, pareilles à la mousse verte sur une pierre abandonnée que personne ne sera jamais tenté de retourner pour observer la vie trépidante en-dessous.

Demain et après-demain, tu comprendras peut-être.

- Est-ce bien nécessaire ? Je ne suis qu'un bonhomme de neige.

Labyrinthes

De Franck THILLIEZ

Extrait n°1 : p. 17 – 18

Depuis son installation à Rouen, elle n'était pas encore retournée dans sa maison du Mesnil-Amelot, à deux heures de route, au nord de Paris. Le cambriolage avait été un tel choc qu'elle avait préféré quitter la région, enterrant du même coup sa courte carrière de journaliste indépendante. Elle avait en effet tenté de bosser à son compte, mais s'était aperçue de la difficulté de vendre des sujets. Les commandes se faisaient rares, faute de budget dans les rédactions et aussi parce que, aujourd'hui, l'information devait se consommer sur-le-champ, être vite présentée et spectaculaire. Faire le buzz avant tout.

Alors après l'effraction de son domicile, elle s'était résignée, avait tout plaqué et déniché un job plus serein à Rouen : *Le Courrier normand* recherchait un reporter tout-terrain pour couvrir les événements locaux. Traduction : une volontaire pour la rubrique des chiens écrasés. Pas la grande gloire, mais couvrir les faits divers lui assurait un salaire et, surtout, ça l'éloignait du Mesnil. Désormais, elle louait un appartement meublé en périphérie de Rouen. Et elle s'y sentait bien. Aussi, un peu moins de trois mois après son déménagement, il était temps de laisser une bonne fois pour toutes sa vie d'avant derrière elle. De tout réordonner dans la bâtisse qu'elle avait héritée de ses parents, de faire le ménage et de contacter des agences immobilières pour la mettre en vente.

Elle arriva tôt sur place le lendemain. La petite ville du Mesnil était agréable, bien que trop proche de l'aéroport Charles-de-Gaulle : ici, on se réveillait et se couchait au rythme des avions qui décollaient. La maison était isolée, sans voisin et entourée de cyprès, derrière un stade de foot dont l'herbe avait blanchi sous les gelées matinales. Elle gara son cabriolet dans l'allée, vida la boîte aux lettres pleine à ras bord et ressentit une appréhension lorsqu'elle

enfonça la clé dans la serrure. Le cambriolage s'était produit un soir, pendant qu'elle faisait son footing. Les intrus s'étaient faufiletés par l'arrière, avaient tout retourné, du sous-sol au grenier. Tout ça pour ne dérober, selon toute apparence, que son ordinateur portable, son portefeuille et son téléphone.

Labyrinthes

De Franck THILLIEZ

Extrait n°2 : p. 113 – 114

Il ne fallait surtout pas traîner pour avaler le repas du soir. La première fois où la lumière s'était enfin éteinte, Julie s'était laissé surprendre. Après un *clac* !, l'obscurité la plus totale s'était abattue sur sa prison. Ses protestations n'y avaient rien changé. Elle avait longé le mur de droite à tâtons, s'était cognée contre le rebord des toilettes, avait heurté la structure en métal de son lit et avait attendu que la lumière revienne. De longues heures d'angoisse, les plus éprouvantes depuis qu'elle était enfermée ici.

Ce qu'elle avait pris pour une panne n'en était en fait pas une. Deux déclics rythmaient désormais son quotidien. Lumière, le jour. Ténèbres, la nuit. Pas d'entre-deux, aucune variation dans cette mécanique inébranlable. Julie imaginait Traskman en train de baisser l'interrupteur, de jouer avec elle comme un scientifique avec ses souris. Son bourreau maîtrisait tout, jusqu'à son repos. Ce n'était d'ailleurs pas pour rien qu'il lui avait enlevé sa montre, lui ôtant toute notion du temps. Elle était l'un de ses personnages de roman dont il avait le contrôle absolu.

L'obscurité se révéla finalement pire que l'éclairage en continu. Elle représentait le néant. Julie devenait aveugle, incapable de s'orienter dans l'espace, presque dissociée d'elle-même. Ne restait que le lit, son radeau au milieu de l'océan. Souvent, après plusieurs heures à tourner et à se retourner, le bruit qui provenait de la VMC s'amplifiait et finissait par lui vriller les tympans. Et quand elle s'endormait, épuisée, il y avait toujours un cliquetis plus fort qu'un autre pour la tirer en sursaut de cette paix éphémère.

En dehors de ces périodes de sommeil, cette nuit sans fin était un cachot dans le cachot, une souffrance psychologique abominable où son seul souhait n'était plus qu'on la libère, mais que la lumière revienne. D'autant qu'il lui arrivait, dans cet entre-monde, d'entendre des voix lui chuchotant que la mort ressemblait à ce qu'elle était en train de vivre. Alors, quand l'ampoule se remettait enfin à briller, Julie avait presque envie de crier des remerciements. Les voix effrayantes se taisaient. Même confinée, même prisonnière, même si rien, entre ces murs, ne remplacerait jamais le soleil, cet éclat apportait de la chaleur et de la vie. À partir de là, Julie comprit que, à l'aide d'un simple bouton, sans la toucher, sans l'approcher, Traskman avait un pouvoir infini sur elle. Comme un virus, il allait la détruire de l'intérieur.

Le colonel ne dort pas

D'Emilienne Malfatto

Extrait n°1 : p. 15 – 16

Le colonel arrive un matin froid et ce jour-là il commence à pleuvoir. C'est cette époque de l'année où l'univers se fond en monochrome. Gris le ciel bas, gris les hommes, grises la Ville et les ruines, gris le grand fleuve à la course lente. Le colonel arrive un matin et semble émerger de la brume, il est lui-même si gris qu'on croirait un amas de particules décolorées, de cendres, comme s'il avait été enfanté par ce monde privé de soleil. On dirait un fantôme, pense le planton de garde en le voyant descendre de la jeep. Et l'ordonnance se met au garde-à-vous et se dit que le colonel ressemble à ces hommes qui n'ont plus de lumière au fond des yeux et qu'il croise parfois depuis qu'il est à la guerre. Seul son béret rouge rappelle que les couleurs n'ont pas disparu.

La grande maison réquisitionnée qui sert désormais de centre de commandement et d'habitation pour les gradés se dresse en haut de la colline. C'est un ancien palais, du temps de l'ancien dictateur, sous l'ancien régime. On y reconnaît le goût pour ce qui brille du plafond au sol, le marbre les dorures les colonnes qui se voudraient ioniques des sièges immenses au capitonnage dur comme du béton utilisés pour des réceptions où ils assurent un inconfort durable aux invités qui, selon l'étiquette, ne doivent rien en laisser paraître. Et dans une niche du hall d'entrée, le buste décapité – puisqu'on ne pouvait pas le déplacer et qu'il était à l'effigie de l'ancien dictateur, celui-là même qu'à l'époque du buste personne n'appelait *dictateur*.

Le colonel ne dort pas

D'Emilienne Malfatto

Extrait n°2 : p. 26 – 27

Depuis son arrivée au quartier général, en surplomb de la Ville qui n'en est plus une, le colonel écoute chaque soir les bruits de la Reconquête. Chaque nuit, dans ce temps suspendu qui précède ses cauchemars (mais ce ne sont pas des cauchemars puisqu'il est éveillé) il prête l'oreille au fracas de la destruction. Ça fait un bruit terrible, ça siffle ça explose ça frappe ça crisse ça dévaste ça décombe. Et il en est presque reconnaissant à ce vacarme qui remplit la chambre un instant au moins, avant l'arrivée des *autres*, qui semble parfois ralentir leur approche, comme si le grand bruit de la mort dehors emplissait tellement l'espace qu'il ne laissait plus de place aux *autres*, pendant un temps trop bref du moins, comme s'ils restaient sur le seuil en attendant on ne sait quoi, un moment de répit dans le vacarme et alors ils apparaissent et le colonel jurerait les entendre expliquer Nous sommes en retard, nous avons été retenus.

Le colonel a oublié le moment exact où il a cessé de dormir. Après quel mort, quel *interrogatoire*, quelle bataille, quel corps qui n'en était plus un. C'est venu peu à peu, lui semble-t-il. Quand il fait un effort et regarde en arrière (mais cela lui est de plus en plus difficile) il se souvient de son enfance, de sa jeunesse, de ces sommeils foudroyants qui n'étaient pas un combat et qui le saisissaient, l'emportaient, le défaisaient de son corps, oui c'est cela, cette sensation d'échapper quelques heures à son corps à sa vie, à *soi*, et l'emportaient au loin puis le ramenaient quelques heures plus tard sur la rive comme déposé par une vague et il se souvient encore de cette sensation de coton qu'il éprouvait au réveil et qu'il n'a plus ressentie depuis de longues années.

Sur la route

De Jack KEROUAC

Extrait n°1 : p. 153 – 154

J'ai rencontré Neal pas très longtemps après la mort de mon père... Je venais de me remettre d'une grave maladie que je ne raconterai pas en détail, sauf à dire qu'elle était liée à la mort de mon père, justement, et à ce sentiment affreux que tout était mort. Avec l'arrivée de Neal a commencé cette partie de ma vie qu'on pourrait appeler ma vie sur la route. Avant, j'avais toujours rêvé d'aller vers l'Ouest, de voir le pays, j'avais toujours fait de vagues projets, mais sans jamais démarrer, quoi, ce qui s'appelle démarrer. Neal, c'est le type idéal, pour la route, parce que lui, il y est né, sur la route, en 1926, pendant que ses parents traversaient Salt Lake City en bagnole pour aller à Los Angeles. La première fois que j'ai entendu parler de lui, c'était par Hal Chase, qui m'avait montré quelques lettres écrites par lui depuis une maison de correction, dans le Colorado. Ces lettres m'avaient passionné, parce qu'elles demandaient à Hal avec une naïveté attendrissante de tout lui apprendre sur Nietzsche et tous ces trucs intellectuels fabuleux, pour lesquels il était si justement célèbre. À un moment, Allen Ginsberg et moi, on avait parlé de ces lettres, en se demandant si on finirait par faire la connaissance de l'étrange Neal Cassady. Ça remonte loin, à l'époque où Neal n'était pas l'homme qu'il est aujourd'hui, mais un jeune taulard, auréolé de mystère. On a appris qu'il était sorti de sa maison de correction, qu'il débarquait à New York pour la première fois de sa vie ; le bruit courait aussi qu'il avait épousé une fille de seize ans, nommée Louanne. Un jour que je traînais sur le campus de Columbia, Hal et Ed White me disent que Neal vient d'arriver, et qu'il s'est installé chez un gars nommé Bob Malkin, dans une piaule sans eau chaude, à East Harlem, le Harlem hispano. Il était arrivé la veille au soir, et découvrait New York avec Louanne, sa nana, une chouette fille ; ils étaient descendus du

Greyhound dans la 50^e Rue, et ils avaient cherché un endroit où manger ; c'est comme ça qu'ils s'étaient retrouvés chez Hector, à la cafétéria que Neal considère depuis comme un haut lieu new-yorkais. Ils s'étaient payé un festin de gâteaux et de choux à la crème.

Sur la route

De Jack KEROUAC

Extrait n°2 : p. 222 – 223

Beverly Burford était une blonde pleine de ressources. Elle connaissait une vieille maison de mineurs, à la lisière de la ville, où nous, les hommes, nous pourrions passer le week-end ; il nous suffirait de faire le ménage. Du reste, on pourrait y donner une fête avec plein de monde. C'était une vieille baraque, couverte d'un manteau de poussière à l'intérieur des pièces ; il y avait même un perron, et un puits, côté jardin. Ed White et Bob Burford ont retroussé leurs manches, et ils se sont mis au nettoyage, vaste programme qui leur a pris tout l'après-midi et le début de la soirée. Mais enfin, ils avaient un plein seau de bouteilles de bière, ils n'étaient pas à plaindre. Quant à moi, j'étais invité à l'opéra, grâce à Justin Brierly, et j'avais Bev à mon bras. J'avais emprunté un costume à Ed. Quelques jours plus tôt à peine, j'étais arrivé à Denver en clochard ; cet après-midi-là, j'étais fringué à la dernière mode, avec une blonde superbe et élégante au bras, je saluais des dignitaires, je bavardais dans le grand hall, sous les lustres. Je me demandais bien ce qu'aurait dit Mississippi Gene s'il avait pu me voir. On jouait *Fidelio*, l'œuvre magistrale de Beethoven. « Quelles ténèbres ! » s'écriait le baryton en sortant du cachot sous une pierre qui gémissait. J'en ai pleuré. C'est comme ça que je vois la vie, moi aussi. J'étais tellement absorbé par l'opéra que, pendant un moment, j'en ai oublié les circonstances de ma folle existence pour me perdre dans les accents funèbres de la musique de Beethoven, et dans cette intrigue, sombre et vibrante comme un Rembrandt. « Alors Jack, qu'est-ce que vous dites de notre création, cette année ? » m'a demandé Brierly, fièrement, une fois dans la rue. « Quelles ténèbres, quelles ténèbres ! C'est génial ! » j'ai répondu.